

L'éternel (?) débat entre l'Inné et l'Acquis



«Il a eu son Bac sans jamais vraiment travailler». «Elle connaît quatre langues, et j'ai du mal à apprendre l'anglais». «Depuis qu'il a découvert les échecs, il en fait au moins une heure par jour.» «De toute façon, les math., j'y comprendrai jamais rien.»
Phrases-clichés et phrases de la vie quotidienne. Le débat entre l'inné et l'acquis est réputé pour être «éternel» mais il ne s'agit pas de l'ignorer. Cet article fait le point sur les forces en présence et propose de déplacer le débat pour éviter l'impasse.

Daniel Déchelotte

20 mars 2000

Tous les êtres humains, même les jumeaux, sont différents. De plus, il semble bien que leurs *capacités* soient inégales. Comment expliquer les différences, les inégalités entre les hommes, tant physiquement qu'intellectuellement ? On regroupe grossièrement les explications ou interprétations de ces disparités en deux catégories : d'une part celles qui ont trait à l'Inné et qui attribuent au moins en partie les différences entre les individus à ce qui les distinguait *dès le début* ; d'autre part celles qui ne font reposer les disparités entre les hommes que sur leur parcours dans la vie, leurs goûts, volonté et espoirs spécifiques.

Le but de cet article est de proposer une issue raisonnable et acceptable au débat qui se présente. J'imagine votre sourire dubitatif à la lecture de la phrase précédente. Au cours de mes recherches sur le sujet j'ai été frappé par l'adjectif «éternel» qui qualifiait presque systématiquement le débat. Aussi je ne me risquerai pas à prétendre en «donner la solution», tout au plus je présente ici ma réflexion sur le sujet. Avant de poursuivre, j'ajouterai, à titre de mise en garde, que j'avais avant de commencer mes recherches un solide (mais pas réellement fondé) avis sur la question, et ceci risque de fausser le contenu de l'article.

Pour argumenter le débat, cet article traitera essentiellement de l'intelligence chez les hommes et les femmes dits normaux, à l'exclusion des personnes «visiblement» mentalement déficientes. Entre autres problèmes qui ne seront pas abordés on peut citer la définition même de l'intelligence. Ceci s'explique par le fait que l'intelligence n'est pas réellement le centre du débat : toute forme de réflexion peut servir de support au débat qui nous intéresse et qui est, je le rappelle, la part d'inné et d'acquis dans la constitution de cette intelligence ou compétence. Toutefois, l'article se restreint à un aspect intellectuel : le sport ne sera qu'évoqué furtivement dans la troisième et dernière partie de l'article. Il s'agit d'éviter de faire intervenir le physique de l'individu, pour lequel la part d'inné n'est pas contestée — c'est du moins l'idée généralement admise. Notre sujet est donc la part d'inné et d'acquis dans l'intelligence humaine, que ce soit chez le cancre de CP ou chez un Albert Einstein, et nous avons en présence deux idéologies radicale-

ment opposées.

La démarche de l'article est franchement dialectique. Dans un premier temps, nous serons au côté des partisans de l'idéologie culturelle. Nous développerons plus en détail ce qu'ils soutiennent et pourquoi. Nous essaierons également de dégager les grands principes sur lesquels repose l'idéologie culturelle. Il sera temps alors d'écouter les preuves ou les indices qui tendent à confirmer cette thèse ; nous verrons ainsi comment la psychanalyse est pour l'idéologie culturelle un allié inattendu face aux attaques de ce que l'on appellera «l'idéologie du don». Nous citerons enfin quelques uns des problèmes soulevés par l'idéologie culturelle ou des faits qu'elle n'explique pas ou mal.

Nous nous tournerons alors du côté des défenseurs de l'idéologie du don. De la même façon que précédemment, nous étudierons en quoi consiste leur point de vue, pourquoi ils le soutiennent et quels sont les présupposés. Puis nous donnerons les arguments qui étayaient cette théorie. Enfin, il s'agira de poser les limites de cette théorie, sous la forme de contestation tant scientifique que morale.

Nous élargirons alors momentanément le débat pour obtenir de nouveaux arguments issus de domaines que nous avons jusqu'ici exclus. Il ne sera pas question de rentrer dans le détail des résultats fournis, mais de les exposer rapidement. Ainsi, parce que l'homme peut être considéré du point de vue biologique comme un animal particulier, nous évoquerons l'intelligence chez certaines espèces animales. Puis nous citerons quelques observations tirées d'études de bébés humains et concernant le développement de l'intelligence. Enfin, nous ferons le lien avec le sport, un autre domaine où l'Homme peut vouloir exceller.

À cette instant de la réflexion, nous pourrions apprécier la complexité du problème et constater que les deux thèses en présence sont étrangement liées. Au vue des idées respectivement sous-jacentes aux deux théories et parce que la science ne permet pas de conclure, nous serons amenés à déplacer le débat sur le plan moral. Ceci, s'il nous permet de nous orienter vers une thèse plutôt qu'une autre, n'est pas sans

soulever d'autres questions, comme nous le verrons pour conclure.

Étudions pour commencer le point de vue culturel. Nous l'adoptons dans cette partie sans restrictions, ceci pour éviter d'ajouter «d'après l'idéologie culturelle» à chaque phrase. On l'appelle ainsi, «idéologie culturelle», parce qu'elle explique les différences entre les individus par leur culture, leur environnement, dans son sens le plus large. En effet, ce dernier forme et influence en permanence les goûts et les centres d'intérêt de chaque individu, qui est alors libre de se découvrir une passion pour telle ou telle activité, matière, etc. De la même façon, cet environnement est responsable de ce que l'on n'aime pas, et peut expliquer le rejet d'une ou de plusieurs matières chez un enfant, pour rester dans le domaine scolaire. Ainsi, on ne s'étonne pas de trouver des «familles de scientifiques» ou des passions qui se transmettent de génération en génération : même sans le faire explicitement les parents transmettent leur goût pour la discipline qu'ils ont eux-même appréciée, sont capables par exemple de produire des explications complémentaires à celles données à l'école et seront plus attentifs aux éventuels problèmes rencontrés par leur enfant.

Mais pour réussir et briller dans une discipline, il ne suffit pas de l'apprécier et de s'y intéresser. La volonté, la créativité et l'initiative sont nécessaires. À nouveau, la culture de l'individu et notamment son éducation peuvent expliquer les disparités. Il convient d'expliquer le raisonnement. Il se rapproche en fait de ce qui est connu sous le nom d'«effet papillon». Les bébés sont au moment de la conception neutres et égaux en ce qui concerne les goûts et les aptitudes. Mais très rapidement ils se distinguent entre eux par les différences que la vie leur réserve. Être dans un milieu social plutôt qu'un autre, bien sûr, mais aussi faire la connaissance d'un camarade plutôt que d'un autre, sont autant de différences que l'on peut attribuer parfois au hasard et qui sont susceptibles d'orienter le développement de l'enfant. Pour citer un dernier exemple sur ce sujet, on imagine les conséquences de favoriser dès le plus jeune âge le dessin, ou bien le goût pour la lecture, la musique ou

encore l'activité manuelle.

Battre Kasparov ? Une question de volonté !

Essayons maintenant d'approfondir ce que sous-entend l'idéologie culturelle. Rejeter le rôle de l'inné pour expliquer les différences entre les hommes n'est en effet pas sans conséquences, ou plutôt présupposés. Prétendre que tous les bébés sont égaux oblige à admettre que tout le monde pourrait devenir Kasparov ou Einstein. Voyons comment cela se soutient. Il s'agit en fait de rendre sa force au mot *volonté*. La vie de tous les jours l'a atténué, surtout au travers du verbe vouloir. «Je veux des nouilles» est une formulation courante, quoique impolie. En réalité, vouloir a pris le sens de désirer, qui s'est quant à lui confiné dans un registre... plus sensuel. Mes connaissances en sémantique étant limitées, je n'approfondirai pas ce sujet mais décrirai en quelques mots ce que j'entends par volonté. La volonté se traduit par la mise en œuvre de tous les moyens pour obtenir ce que l'on veut. On peut supposer qu'elle n'a pas de limite a priori et que, sous son impulsion, rien n'est impossible. Cela revient à admettre entre autre le dicton «Quand on veut on peut», en rappelant que «veut» n'a pas ici le sens édulcoré de la vie quotidienne. Il ne s'agit pas de désirer arrêter de fumer ou souhaiter apprendre le chinois. De la même façon, on ne peut vouloir voler de ses propres moyens à cause de notre certitude de ne pouvoir y arriver ; mais on peut continuer d'en rêver. Une remarque pour finir : cette définition de la volonté n'est pas si extravagante et difficile à soutenir, tout comme la phrase «Quand on veut on peut». Il est facile (et pas très constructif) en effet d'annoncer à celui qui n'a pas pu ou pas réussi qu'en fait, il n'a pas *vraiment voulu*.

Voyons à présent comment s'applique cette théorie de l'acquis aux cas réels. Rappelons avant de continuer que ce qui suit est valable pour la scolarité, mais aussi l'apprentissage de la musique, des échecs, etc. On s'aperçoit que pour les élèves que l'on peut qualifier de «normaux», c'est-à-dire ni exceptionnellement brillants ni en sévère difficulté, l'idée que les différences de niveau aient des causes du domaine de l'acquis est communément admise. On invoque le milieu

familial plus ou moins favorable, un goût précoce qui s'affirme ou bien un travail appliqué qui porte ses fruits. Pour les cas extrêmes en revanche, l'idéologie

Les génies sont-ils des gens comme nous ?

culturelle est plus malmenée. Mais en réalité les grands écarts de niveau ont les mêmes causes que les petits. On peut citer Jean-François Dortier [1], qui condense *La bosse des math.* [2] dans cette phrase : «Les recherches sur l'intelligence des "génies" suggèrent que c'est plus le travail acharné et un entraînement quotidien, soutenus par une passion dévorante, qui leur permet d'accéder à des sommets de la pensée». De la même façon, une «incapacité» criante dans une discipline trouve ses origines ou bien, de manière évidente, dans un manque de travail, ou bien, de façon plus sournoise, dans un rejet de la discipline qui provoque une inefficacité dans l'éventuel travail fourni. Ce rejet quant à lui peut remonter aux premiers contacts avec la discipline, ou même être consciemment ou non la conséquence de préjugés produits par l'environnement (entourage, ...).

La phrase a été lachée : *consciemment ou non*. La psychanalyse est en effet un allié relativement inattendu de l'idéologie culturelle. Car il n'est pas tout de dire que les attirances et les rejets pour telle ou telle discipline conditionne la volonté de l'individu et ses réalisations. Il faut encore avancer des explications pour tenir compte, par exemple, des divergences de motivations et de parcours professionnel entre frères et sœurs «pourtant» élevés ensemble. La psychanalyse montre qu'un petit événement, oublié de tous, peut subsister de manière inconsciente et orienter durablement la vie d'un individu. On ignore généralement d'où on tient ses propres goûts; ceux-ci sont presque par nature inconscients. Signalons encore les études récentes qui ont mis à jour les effets de la grossesse sur le développement futur de l'enfant. On ne sait que peu de choses pour le moment sur ce type d'acquis mais la période prénatale est susceptible d'influencer le comportement de l'enfant, ce qui contribue à la

théorie culturelle.

Étudions maintenant les limites de la théorie de l'acquis, et commençons par chercher pourquoi ses défenseurs la défendent. En effet, soutenir la théorie qui refuse d'attribuer la connaissance ou la créativité à l'inné n'est pas forcément innocent : cela peut refléter un désir de reconnaissance, une soif de mérite. De manière générale, un intellectuel ou un virtuose, sachant le travail qu'il lui a fallu amassé pour parvenir à ce qu'il est, admettra mal que l'on attribue sa compétence à un don ou même à des facilités dans sa discipline. Ce serait dévaloriser son labeur. Le fait que les intellectuels soient plutôt favorables à l'idéologie culturelle explique son importance dans notre société et notre culture. Mais la «masse» a parfois d'autres idées.

En effet, pour tous ceux qui sont confrontés à des différences de niveau, et notamment les professeurs, l'acquis n'explique pas tout. *Il y a visiblement des élèves qui ne sont pas faits pour les math.*, affirment-ils, et le temps passé à potasser les exercices n'y change rien ou presque. Si l'élève souhaite ardemment comprendre, un blocage inconscient suffit-il à expliquer ses difficultés? D'autres part, il est des anecdotes troublantes telles celle que je tire du livre *Les mirages du progrès* [3]. Il s'agirait de jumeaux emprisonnés et élevés dans des régions totalement différentes, qui se seraient découverts la même année une passion pour les échecs et qui, après leurs retrouvailles, auraient toujours eu du mal à se départager tellement, aux dires des spécialistes, leur façon de jouer était similaire. Ce texte est au conditionnel parce que je n'ai pas pu vérifier cette histoire, et que le contenu du livre est par ailleurs fort contestable.

Il n'en demeure pas moins que si le sens commun, lorsqu'il fait l'expérience des différences, évoque fréquemment l'inné, nous nous devons de faire l'examen de l'idéologie du don, que nous adoptons à présent totalement, pour reprendre la démarche suivie dans la première partie.

L'idéologie du don explique les différences d'apti-

tudes entre les adultes par des différences au moment même de l'enfantement. À cet instant où le bébé n'a pas ou presque pas subi d'influence du monde extérieur, il possède déjà des traits physiques et de caractère qui le distinguent de tout autre bébé. Tout au long de son développement, l'enfant puis l'adulte se construit à partir de ses goûts et de ses capacités, différemment répartis d'un individu à l'autre. On remarque que goûts et capacités se renforcent mutuellement, n'étant pas très plaisant de persévérer dans une discipline que l'on n'apprécie pas ou dans laquelle on ne réussit pas.

Comme nous l'avons déjà signalé, les origines de l'idéologie de l'inné sont essentiellement populaires. Cette théorie se fonde notamment sur l'observation de la nature — rappelons qu'il n'y a que quelques siècles, l'essentiel de la population française était rural. Citons l'araignée épeire qui n'élève pas sa progéniture et qui pourtant sait qu'il faut tisser une toile et comment la tisser. D'autre part les animaux connaissent d'instinct leurs prédateurs et ont des réflexes de fuite. Leur comportement et certaines connaissances de base sont programmés génétiquement. L'homme aussi est programmé génétiquement ; il pourra plus tard, dans une certaine mesure, choisir de développer ses capacités ou non. Mais il a ses goûts et ses aptitudes, qu'il ne pourra contrarier d'aucune façon. C'est ce que traduit la sagesse populaire : «Chassez le naturel, il revient au galop.» ou la morale d'une fable peu connue [4] :

Il faut en revenir toujours à son destin.
C'est-à-dire à la loi par le Ciel établie :
Parlez au diable, employez la magie
Vous ne détournerez nul être de sa fin.

Montrons à présent ce qui est admis sans l'explicitement lorsque l'on soutient l'idéologie du don. Une première différence flagrante avec la thèse culturelle est la notion de liberté. L'homme a maintenant un destin, déterminé par l'ensemble de ses caractéristiques à sa naissance. Citons Maxime Laguerre dans *Les mirages du progrès* :

Chacun naît avec une hérédité, un patrimoine génétique qui détermine un certain nombre de qualités et de défauts. Chaque être est prédestiné. Seuls les hasards de la

vie vont lui permettre d'accomplir son destin, mais il ne peut en accomplir un autre que celui inscrit dans ses gènes.

Nous verrons dans quelques lignes comment il est possible de nuancer un tel point de vue. Reprenons auparavant l'intervention d'un nouveau paramètre : la génétique. En effet, il faut montrer comment, voire pourquoi (si nous sommes ambitieux), y a-t-il des différences entre les hommes à l'instant de la conception. On retient principalement deux théories. L'une fait intervenir comme on l'a vu la génétique, et la transmission héréditaire des caractères, à la fois physiques et comportementaux. Si l'impact de l'hérédité pour la morphologie est communément admise — et soutenue scientifiquement, pour le comportement son influence n'est pas évidente et est un point faible de l'idéologie du don. L'autre théorie qui tente d'expliquer les différences entre les hommes dès la naissance fait intervenir la religion ; nous allons nous intéresser à la parabole des talents [5], du Nouveau Testament.

Dieu est-il injuste ?

Le maître va partir en voyage et convoque ses serviteurs pour leur confier sa fortune. «À l'un il donna cinq talents, deux à un autre, un seul à un troisième, à chacun selon ses capacités, et puis il partit.»¹ Les deux premiers font fructifier leurs talents et sont félicités par le maître. Le dernier a quant à lui enterré le sien, sans l'utiliser pour en acquérir d'autres : il est rejeté dans les ténèbres. À tenter d'interpréter une parabole de la Bible, je me risque à un exercice dangereux, tant il est facile d'y faire des contre-sens. De mon point de vue, la parabole des talents affirme l'existence d'inégalités au sein des hommes (*à chacun selon ses capacités*) : les hommes, quoiqu'ils fassent dans leur vie, n'ont pas les mêmes capacités, ni les mêmes résultats. L'autre point intéressant (selon moi) est la nouvelle notion de mérite que cette parabole introduit : il s'agit de «faire ce que l'on peut avec ce que l'on a», de féliciter les «génies» qui avaient de grandes capacités et qui ont su les exploiter, de féliciter de la même manière les personnes aux moyens plus

¹Mt. xxv, 15

modestes mais qui sont parvenues à d'honorables résultats, et enfin de laisser à l'opprobre ceux qui, quelque soient leurs capacités, se sont laissés aller à la paresse. Un mérite adapté à chacun. Reste que seul le maître connaît les capacités de chacun et est en mesure de le récompenser de manière juste. ...

Il faut à présent signaler d'éventuels dérives de la théorie du don. Dans un premier temps, il y a l'idée même de destin qui est contestable, car elle prive l'homme de sa liberté. L'idéologie du don affirme que certains ne pourront atteindre tel objectif, car, malgré leur travail, il n'auront jamais le don, le «génie»² qui transcendent de rares élus. L'idée de destin et de capacités réservées à un petit nombre ne serait pas si répréhensible si elle n'«autorise» pas certaines personnes à porter des jugements — qui font parfois office de sentence — sur les capacités d'autrui. Je pense notamment ici aux professeurs qui se figent des opinions sur chaque élève après quelques mois et qui, par leur a priori, hypothéquent dangereusement l'avenir des élèves en espérant plus ou moins consciemment voir se vérifier leur prophétie fataliste mais «visionnaire» de début d'année. D'autre part, on peut trouver salutaire ou criminel de convaincre une personne qu'il lui manque «quelque chose» pour réussir dans une discipline et lui conseiller de ne pas s'y entêter.

Voyons à présent les faiblesses scientifiques de l'idéologie du don. En effet celle-ci, si elle ne fait pas appel à Dieu, a recours à la génétique et à la transmission héréditaire des caractères (et la génétique n'exclut pas Dieu, par ailleurs). On a appris de manière relativement récente (compte tenu de l'âge du débat) que les gènes contenus dans nos cellules et nos gamètes étaient responsables de la formation de toutes les protéines dont l'homme a besoin. Des gènes mutants existent souvent, et certains ne codent plus la protéine correctement : des symptômes plus ou moins graves peuvent apparaître. Le génôme humain contient un nombre astronomique de gènes, dont la plupart sont encore inconnus, et les défenseurs de la

²Ce mot prend alors une dimension presque mystique. Il s'agirait d'une aptitude supplémentaire, souvent liée à la créativité, et que ceux qui en sont dépourvus ne peuvent acquérir.

Le génôme humain fait tourner les têtes

thèse génétique soutiennent que ce sont des combinaisons complexes de gènes qui sont finalement responsables de notre apparence physique, de nos comportements instinctifs qui nous rattachent au règne animal, mais aussi de nos capacités les plus éloignées du règne animal. Mais rien ne permet d'affirmer quelque chose de la sorte. De l'échelle de la cellule et de la production de protéines, pour laquelle les gènes ont un rôle primordial, à l'échelle de l'homme et de son comportement, il y a une transition qu'aucune étude ne prouve, ni même ne tend à vérifier. Toutes les études tentant de mettre à jour un ou plusieurs gènes de l'alcoolisme, de l'intelligence, de la violence ou de l'homosexualité se sont terminées sur ce constat : il semble que les gènes ne déterminent pas de tels comportements. Mais la génétique a été un allié fortuit de la cause de l'inné, qui était répandue bien avant que l'on soupçonne son existence. Et c'est sans fondements scientifiques que la thèse du don a été la plus dangereuse. En effet, si l'on suppose que l'intelligence ou la violence sont d'une certaine manière héréditaire, on en vient rapidement à favoriser les mariages entre individus de bonne situation, et à tenter d'empêcher les naissances dans les classes sociales à problèmes. Une conséquence presque immédiate de la théorie de l'inné, si on le croit héréditaire, est l'eugénisme.

Nous sommes donc passés des deux côtés, nous avons entendu les principaux arguments des deux théories et il semble que toutes deux apportent leurs explications et leurs interrogations. Peut-on vraiment prétendre tout expliquer par l'acquis ; et les hommes sont-ils égaux en «pouvoir de volonté» ? Faut-il enfermer l'homme dans un destin ; et comment expliquer les inégalités de manière acceptable moralement ? Ajoutons à cela ce qui me semble être la cause de l'éternité du débat. Inné et acquis sont réellement très étroitement liés. Dans la majorité des cas, où l'environnement de l'enfant est sa famille, on assiste à une sorte d'hypocrisie

entre les deux thèses, qui s'approprient les mêmes «preuves» pour démontrer un résultat contraire : les différences et les ressemblances entre les membres de la famille montrent bien l'influence de la culture ; ou de l'hérédité !

D'autre part, il est certains sujets qui ne concernent pas directement le débat qui nous occupe, mais sans qui, il me semble, notre réflexion serait incomplète³. Le premier est l'intelligence animale. En effet, l'homme peut être considéré comme un animal qui a réussi à échapper à l'animalité stricte. L'animal a ceci d'intéressant que sa «culture» est extrêmement réduite, y compris pour les animaux sociaux. On peut supposer qu'une grande partie de ses capacités est innée. Toutefois, il a été montré que beaucoup d'animaux étaient capables d'apprentissage, jusqu'à la maîtrise d'un certain niveau d'abstraction. Ainsi, on a appris à des chimpanzés un langage symbolique pour désigner des objets et des actions courants⁴. Cependant, cet apprentissage atteint rapidement ses limites. Il n'en demeure pas moins que «l'universalité de l'apprentissage suffit à montrer que l'animal n'est pas mu par ses seuls instincts innés comme on l'a longtemps cru» [1]. Ainsi les animaux, et a fortiori les hommes, ne sont pas intégralement déterminés génétiquement ; mais cela ne fait pas avancer de beaucoup notre réflexion.

Recherche aux prémices de l'intelligence

Intéressons-nous maintenant au développement de l'intelligence humaine. En effet les sciences cognitives sont susceptibles de nous apporter des éléments de réponse concernant l'origine de l'intelligence et son acquisition ou non. Les observations sont étonnantes. Très tôt (dès 4-5 mois), le bébé sait que $1 + 1 \neq 1$ et $1 + 1 \neq 3$ — il réagit lorsqu'on lui présente de tels événements. De même il s'étonne lorsqu'un objet «refuse» de tomber, comme les personnages des

³Mais l'auteur est conscient qu'aborder ces sujets ne suffira pas à rendre cette réflexion complète et surtout impartiale. Las...!

⁴Certaines de ces expériences sont décrites dans le numéro de «Sciences Humaines» cité à la référence [1]

dessins animés qui continuent à courir en l'air alors que la terre s'est dérobée sous leurs pieds. Un bébé mathématicien et physicien, donc, mais qui perdra temporairement ces facultés vers 2 ans : il considère alors que $1 + 1 = 2$ de la même façon que $1 + 1 = 3$! On explique ceci par l'acquisition du langage, qui passe entièrement par l'écoute. L'enfant apprend les règles simples de grammaire et notamment la distinction singulier/pluriel, qui ne lui permet pas pendant un moment de distinguer 2 de 3. Ainsi le développement de l'intelligence est complexe. On pouvait espérer qu'au début de la vie, ce que connaissait le bébé était inné, et comparer différentes évolutions en fonction de différents environnements. Cependant, jusqu'à maintenant, les recherches n'ont pas permis de discerner la part des deux. Toutefois, les spécialistes du langage s'accordent à dire que «l'enfant possède des prédispositions innées pour le langage»⁵. Mais on ne sait pas si ces prédispositions sont présentes de manière égale chez tous les bébés...

Enfin, faisons un rapide lien avec le sport. Les échecs, considérés comme un sport par ses adeptes, fournissent la transition. Le sport, tout comme une discipline intellectuelle, demande maintenant courage et tenacité pour parvenir et rester parmi les meilleurs. La concentration relativement plus importante de brillants joueurs d'échecs en Russie et celle d'impressionnants coureurs de fond au Kenya peuvent à leur tour être interprétées du point de vue culturel ou génétique. Toutefois, des caractéristiques physiques telles que la taille constituent parfois un avantage considérable et sont déterminées génétiquement. Le problème de l'inné et l'acquis est donc bien présent dans le sport également, mais avec des données modifiées. La suite de l'article peut néanmoins, je pense, servir à considérer le débat sous un autre angle, même pour le sport.

Si nous revenons au débat initial dans le cadre limité initialement, nous nous apercevons que nous n'avons pu dégager une théorie qui s'impose, scientifiquement parlant. Si opposées qu'elles soient, elles

⁵Tiré d'un article de «Sciences Humaines», cité à la référence [1]

sont trop étroitement liées pour qu'une observation puisse en élire une plutôt qu'une autre. L'adjectif «éternel» semble alors bien adapté... Mais est-ce vraiment une impasse? Les deux idéologies sont loin d'être équivalentes. Comme nous l'avons vu, l'idéologie du don débouche presque automatiquement sur l'eugénisme et peut être utilisée dans des thèses racistes. En revanche, l'idéologie de l'acquis est celle du travail, de la volonté; elle rend leur mérite aux inventeurs et génies, et donne toute son importance à l'éducation mais aussi à la ré-éducation. En effet, elle ne croit pas à des comportements figés pour chacun mais à la liberté que produit la volonté. *Ne sachant pas la thèse qui est la plus vraie scientifiquement, nous devons croire celle qui est la plus acceptable moralement.* Un tel choix n'est pas facile à admettre, en particulier parce qu'il risque d'être remis en cause demain par de nouvelles découvertes. Et si bientôt la science désignait la théorie du don comme étant la plus proche de la vérité? Il faudrait alors en prendre acte, bien sûr, et l'objectif serait alors d'agir de sorte que la société reste humaine. Mais comme cela apparaît à la lecture de cet article, compte-tenu des connaissances actuelles, le choix scientifique tend à rejoindre le choix moral. Voici quelques résultats qui n'ont pas pu être insérés précédemment.

Les recherches en neurophysiologie [6] ont montré l'étonnante plasticité du cortex. La communication neuronale par synapse n'est pas garantie : elle fait intervenir des probabilités que la mémorisation et l'apprentissage peuvent modifier. «Le pivot de l'apprentissage est synaptique», énoncé dès 1949 par Hebb est maintenant vérifié : «L'activité électrique des neurones déclenche l'émission d'un signal en retour, qui renforce les jonctions les plus actives tandis que les autres disparaissent». D'autre part, les organes se projettent sur des régions précises du cerveau et l'on a pu ainsi le cartographier et comparer l'étendue des régions vouées à chaque organe. On constate que si un organe a été sollicité durablement, sa région dans le cerveau s'est étendue, tandis que les régions associées aux organes peu utilisés ont régressé.

Pour conclure, je vais citer entièrement la conclusion du dernier document cité [6].

Les neurosciences pourraient-elles alors nourrir notre

savoir sur le plan de l'éducation et de la sélection des talents? Pas grand-chose de plus que ne dictent déjà les grands principes chers aux humanistes et que les avancées de la génétique ne remettent pas en cause. Et c'est très bien ainsi.

Références

- [1] Jean-François Dortier a écrit l'article introduisant le dossier «L'émergence de la pensée» du magazine «Sciences Humaines» (<http://www.scienceshumaines.fr/>) n° 87, paru en octobre 1998.
- [2] S. Dehaene, *La bosse des math.*, édition Odile Jacob (1997).
- [3] Maxime Laguerre, *Les mirages du progrès*, édition Corlet. Disponible en ligne : <http://www.editions.corlet.fr/bonne/index.html>.
- [4] La Fontaine, *La souris métamorphosée en fille*.
- [5] La parabole des talents : Mt. xxv, 14–29.
- [6] Article *Les inattendus de la science*, paru dans le magazine «Pour la science» (<http://www.pourlascience.com/>) n° 235 de mai 1997 et écrit par Henri Korn, directeur de recherches à l'INSERM et Professeur à l'Institut Pasteur. C'est une transcription du débat enregistré avec Émile Noël au Palais de la découverte.
Non cité dans l'article, mais référencé dans [1] et [6] :
- [7] François Jacob, *Le jeu des possibles*.